

« La mer apprend à penser flou »

Entretien avec Michel SERRES

Philosophe - Membre de l'Académie française

Études Marines: Dans Darwin, Bonaparte et le samaritain, vous identifiez comme une rupture majeure le basculement de notre monde dans une civilisation majoritairement urbaine...

Michel Serres: Oui, les chiffres sont bruts: en 1900, la France comptait 65 % de paysans, aujourd'hui nous sommes tombés à 3,6 %. Mais ce que les chiffres ne disent pas, c'est toute la civilisation qui a disparu avec cet effondrement. Les patois par exemple étaient majoritaires: 51 % des soldats de la guerre de 14 ne parlaient pas français et s'exprimaient en alsacien, breton, picard, gascon... Aujourd'hui, ces langues-là ont disparu ou à peu près. Et inversement, les citadins n'ont plus aucune idée de ce que c'est qu'une vache... C'est extraordinaire! Tout comme l'ignorance devant l'univers catholique, si lié à cette civilisation: si je prends 1 000 étudiants et que je prononce le mot eucharistie, 80 % ne savent pas ce que c'est. Il y a une sorte de décollage de cette culture-là. Pas seulement de la culture religieuse d'ailleurs, de la culture classique en général. Cette mutation peut se mesurer à travers un chiffre: 37 000. Vous savez qu'à l'Académie, nous avons à disposition tous les dictionnaires précédents depuis Richelieu. Et nous faisons des calculs sur le gradient entre deux dictionnaires successifs, qui s'établit en moyenne dans une fenêtre entre trois et cinq mille mots, et ce, depuis la fondation de l'Académie. Mais, entre le dernier dictionnaire et celui que nous préparons – chaque dictionnaire se réalise tous les quinze ans à peu près, le temps que la langue se dépose –, le gradient est de 37 000 mots. Nous avons contacté nos collègues portugais, anglais... Et c'est à peu près partout pareil. Il semble que ce soit dû aux métiers. Vous prenez les métiers de l'agriculture, 1 000 mots ont disparu: le maréchal-ferrant, le joug, les émouchettes... Dans la marine, c'est pareil. Le langage de Thomas Coville n'est pas celui d'un marin à voile du début du siècle ou même de marins à coque de fer des années 1950.

L'autre point souligné dans votre livre, c'est la paix, état singulièrement nouveau pour notre Vieux Continent.

Nous sommes en effet en paix depuis 70 ans, ce qui est unique dans l'Histoire. Parce que 70 ans de paix, en Europe, il faut remonter avant la guerre de Troie, au moins! L'humanité, en 4 000 ans, a connu 5 % ou 6 % de temps de paix et nous, tout d'un coup, on est en paix. Sauf que nous n'avons peut-être pas encore intégré cet état. Nos cerveaux, formatés par des millénaires « d'état de guerre », n'arrivent pas encore à appréhender que nous mourrons de bien autre chose. Si vous tapez sur internet « causes de mortalité dans le monde », vous allez voir apparaître un tableau avec des chiffres de l'ONU présentés par ordre décroissant et le dernier, qui est presque

négligeable, c'est « guerres et violences terroristes »... C'est un peu comme le jour où les cosmonautes ont fait voir la Terre depuis l'espace : cela change tout. Imaginez : jusqu'alors, quand l'être humain avançait sur Terre, l'horizon fuyait. Avec l'aventure spatiale, on découvre qu'à mesure que l'on monte, l'horizon commence à s'arrondir puis se finit. Les philosophes ont toujours pensé que nous étions des êtres finis dans un monde infini mais aujourd'hui nous savons que nous sommes des êtres infinis dans un monde fini. Reste à réaliser cette rupture, à se déshabituer de siècles, de millénaires de vision différente.

Vous insistez sur une autre rupture, liée à l'espérance de vie, en soulignant que nos arrière-grands-parents avaient à peu près dix ans d'espérance de vie commune...

Oui, une femme de 60 ans aujourd'hui est plus loin de sa mort qu'un nouveau-né en 1700. Alors, cela a des effets positifs – l'être humain a notamment du temps devant lui pour épanouir son individualité –, mais aussi des effets problématiques, singulièrement concernant la transmission des richesses. Si vous lisez un roman de Dickens ou de Balzac, le héros, à 30 ans, est en train de dilapider la fortune dont il vient d'hériter. Que se passe-t-il aujourd'hui ? Le grand-père va mourir, bien entendu, mais pour transmettre sa fortune à qui ? À sa fille qui a 60 ans. Donc le patrimoine aujourd'hui est en train d'avoir comme point d'accumulation des vieillards quand les jeunes n'en ont plus. Et cela change complètement l'économie, la banque, la fiscalité... Tout ! Les gens de votre âge n'ont plus d'argent et ne peuvent plus entreprendre : il faudrait changer les droits de succession rapidement là-dessus. Cela explique aussi la vague de conservatisme qui est en train d'envahir le monde : Poutine, Erdoğan, Trump, le *Brexit*, cela est dû aux vieux, à la bande de gens qui ont la trouille du monde contemporain !

Pour en revenir aux aspects positifs de l'espérance de vie, elle permet de construire l'individu.

L'invention de l'individu a été très longue. Je crois que c'est Saint Paul qui l'a inventé. À un moment, dans l'épître aux Galates, il dit : « il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre, ni homme, ni femme, mais toi et toi seul devant Dieu ». Cela n'était jamais arrivé. En écrivant cela, « il n'y a plus ni Juif, ni Grec », il essaie de défaire des appartenances. Mais une fois cet individu inventé, il n'est pas né pour autant. Il a fallu l'écrire, *Les Confessions* de Saint Augustin, celles de Rousseau, Descartes bien sûr et il a même fallu la photographie je crois. Parce que la peinture ne faisait que

montrer des appartenances : le roi, le banquier, le capitaine, etc. Avec la photographie, on dévoile son intimité : ses enfants, sa petite amie... Je crois que l'individu est né très récemment... De mon temps, on disait encore « je suis Gascon » ; on ne disait pas « je suis Michel Serres ». Regardez la carte d'identité, elle ne comporte que vos appartenances : il y a beaucoup de gens qui portent votre prénom, un peu moins votre nom. Certes, on est né tel jour mais il y a beaucoup de gens qui sont nés le même jour au même endroit. Aujourd'hui, ces appartenances ne font plus sens. Je donne beaucoup d'importance au fait que l'équipe de France de football ait fait grève à la Coupe du monde 2010. C'est un moment vraiment important, car cela signifie : « nous ne savons plus faire équipe ». Les appartenances anciennes disparaissent et le grand problème d'aujourd'hui c'est d'en recréer de nouvelles. C'est l'aventure la plus passionnante aujourd'hui.

Un signe que les appartenances se recomposent de manière souterraine est sans doute la manifestation post-attentat *Charlie-Hebdo*...

C'était un moment très émouvant, oui... Quatre millions de personnes dans les rues sans que le pouvoir n'ait donné d'ordre... Les gens ont eu besoin de se retrouver. C'est la première manifestation que je vois dans ma vie où il n'y avait pas de pour ou contre, juste des applaudissements de temps en temps et un silence... J'étais fier de la France. Je me suis dit voilà une société mûre, une société nouvelle, une société qui fait voir ce qu'elle est. J'étais vraiment bluffé... Les citoyens ne contestent plus l'État, ils l'ignorent. Et c'est d'ailleurs toute la difficulté : nos institutions, conçues pour la plupart sous Napoléon I^{er}, ne collent plus à la réalité, c'est entendu, mais qu'imaginer à la place ? C'est sans doute le problème le plus difficile à résoudre aujourd'hui. On ne quittera pas le régime démocratique, c'est certain, mais il faut lui trouver une forme nouvelle, plus directe. C'est très difficile, on mettra peut-être longtemps à trouver le moyen de concrétiser cette idée en puissance dans le monde numérique, cette idée de démocratie directe, participative. Comme solution, on évoque souvent la démocratie athénienne et ses systèmes de tirage au sort, mais c'était une cité, ils n'étaient pas très nombreux, ils pouvaient à la rigueur se connaître tous. Et puis il y avait des esclaves, donc on avait du temps à consacrer aux débats, à la chose publique. Alors évidemment, avec l'intelligence artificielle, la robotisation, nous entrons dans ce que j'avais prédit il y a une quinzaine d'années, la fin du travail, ce qui peut nous laisser plus de temps pour l'engagement démocratique, associatif, etc. Mais il faut penser tout cela, il y a toute une philosophie politique à fonder, à refonder.

/...

Et ceci dans un contexte où notre rapport au temps s'accélère, où on ne prend plus le temps de s'arrêter, de prendre du recul.

Oui, cela complique les choses. D'ailleurs, j'ai beaucoup critiqué Sartre en son temps à cause de cela. Il voulait à toute force que l'on s'engage. Il l'a fait et du coup, pris dans un mouvement perpétuel, il a raté le monde contemporain. Je suis frappé par le fait que le nombre de propositions de nouvelle société ait été considérable au XIX^e siècle et nul au XX^e: on a inventé le fascisme et le nazisme, c'est assez pauvre!

Peut-être sommes-nous aussi en déficit de passeurs, de personnes qui aident le citoyen à comprendre les évolutions techniques. Au XIX^e, nous avons quelqu'un comme Jules Verne par exemple...

Il nous manque un Jules Verne. C'est certain. Mais pour une raison très profonde, je crois, très, très profonde: nos représentants politiques, nos journalistes, nos administrateurs – ceux au fond qui ont le pouvoir depuis maintenant un bon demi-siècle – sont formés aux sciences humaines et exclusivement aux sciences humaines. Or, le monde moderne que nous évoquons s'est construit sous la pression de la chimie, la biochimie, des sciences de la vie et de la terre, de l'informatique, de la géophysique, rien que des sciences dures. Et ces messieurs n'en savent pas un seul mot. Cela fait une rupture terrible. C'est la raison pour laquelle le monde institutionnel ne comprend plus les évolutions que nous vivons. Il faudrait un programme de mathématiques à l'ENA... Ou de physique théorique, quantique. Au XVIII^e par exemple, Laplace, le grand théoricien de la mécanique céleste, est devenu préfet. Il faudrait une instance, pas loin du gouvernement, qui soit à même de réexpliquer ce qu'ils ne savent pas. Je serais pour un Conseil des Sages, aux côtés du Sénat ou de je-ne-sais-quelle institution, qui serait formé de quelques scientifiques. La question du climat touche à ces problèmes-là. Ce sont des problèmes hautement politiques mais qui sont en dernière analyse des problèmes de statistiques. Il faut être assez bon pour dominer ces problèmes-là. Quand vous pensez par exemple que l'État a aujourd'hui ce projet de mettre au nord de Paris une université exclusivement dédiée aux sciences humaines – le campus Condorcet – et de laisser au sud l'université d'Orsay, exclusivement réservée aux sciences dures. Vous vous rendez compte du recul que cela représente pour la recherche? C'est fou! Il faudrait les couper en deux et les marier.

Nous voudrions aborder maintenant la mer : vous sentez-vous toujours marin après votre expérience dans la Marine nationale?

Je pense que je le serai toujours. Je ne sais pas si vous connaissez les rites anciens de l'Église catholique, mais il y avait un sacrement qu'on appelait l'ordre. C'était l'apprenti-prêtre qui devenait prêtre. Il y avait dans ce sacrement de l'ordre un mot qui m'a toujours frappé, c'est « tu es *sacerdos in aeternum* ». Tu es prêtre pour l'éternité. Je n'ai pas été marin très longtemps, mais dès que vous êtes marin, vous l'êtes pour l'éternité. C'est le sacre dans l'absolu. Vous faites partie d'un autre monde. Par la suite, j'ai un peu navigué, beaucoup sur les paquebots, mais je suis marin pour l'éternité... Je suis attaché à la Marine comme une branche à l'arbre.

Cette expérience a forgé votre regard de philosophe?

C'est l'homme qui change en entier, pas seulement le philosophe. C'est la conduite humaine, corporelle, autant qu'intellectuelle, culturelle ou linguistique... Le changement est global. On apprend à penser flou. La mer, ce n'est pas du solide, c'est du fluide; et tout ce qui est fluide est original. Dès que vous m'avez appelé en me parlant de la mer, j'ai dit oui tout de suite. Je suis votre ami, il y a une famille de marins. Chaque fois que je vais faire une conférence à l'École navale, je suis ému.

Quel a été votre parcours dans la Marine?

J'ai navigué sur *La Surprise* et *Le Jauréguiberry* sur lequel a été tourné *Le Crabe Tambour*. Je suis d'ailleurs allé voir quatre fois le film! Pour bien repérer si c'était toujours le même bateau, la même cursive, etc. Et puis ensuite, j'ai été à Djibouti; c'était après la guerre de Suez, le canal était fermé. J'ai passé un certain temps à réparer le bateau, à l'exercer, puis à remonter la mer Rouge pour aller rouvrir le canal. À l'époque, on était au sextant: on prenait la hauteur à midi et à la première étoile le soir, mais c'était flou, enfin c'était tellement approximatif... Mais la merveille, c'est que d'erreur en erreur, on rentrait au port!

/...

Quel regard justement portez-vous sur toutes ces nouvelles technologies qui permettent désormais aux marins de rester en contact avec la terre?

C'est une rupture majeure, c'est évident : il y a à peine trente ans, le marin partait et « au revoir ». On attendait sur la plage qu'il revienne... Ou qu'il ne revienne pas ! Et quand c'était les voiliers, cela dépendait du vent et puis des naufrages. Mais on ignorait les naufrages. Ils partaient pour ne jamais revenir. Vous vous rendez compte ? Aujourd'hui, le marin va encore plus loin, mais il est toujours là. Quand j'étais dans la Marine, je me suis donc retrouvé à Djibouti. Et j'avais une petite amie, forcément. Seulement elle était étudiante à Bordeaux. Alors on s'écrivait et quand on s'écrit et qu'on est amoureux, on décrit son état d'âme ou on répond à l'état d'âme de la demoiselle. Mais l'état d'âme date de deux mois ! En fait, je crois que la véritable correspondance amoureuse date du portable. C'est-à-dire que je peux réagir à ton émotion de maintenant et je peux vraiment faire communiquer mon état d'âme et ton état d'âme. Il y a là une rupture intéressante de l'espace et du temps : il n'y a plus d'espace, il n'y a plus de temps. Enfin c'est un autre temps, une autre simultanéité, comme dirait Einstein. Ce qui n'exclut pas des appartenances. Auparavant il y avait l'appartenance exclusive du bord, il n'y avait que cette société de possible. Il m'est arrivé de naviguer plus de 40 jours sans voir la terre, eh bien, si tu ne t'entends pas avec ton voisin, tu es mort. Il y avait une sorte de nécessité. Aujourd'hui, il y a plusieurs appartenances : il y a l'esprit du bord mais le marin a aussi sa famille, ses relations à terre. Une sorte de respiration possible.

Finalement vous aurez connu, rien que dans votre vie, un nombre de ruptures absolument considérable.

Oui et je crois que c'est une chance. À l'École navale, j'ai connu ce que l'on appelait autrefois les mathématiques classiques, le calcul infinitésimal, etc. Ensuite, à l'École normale, je suis en section lettres et je vais fréquenter mes copains scientifiques, parce qu'évidemment, ça me manquait un peu, ce qui me permet de découvrir l'analyse structurale, les mathématiques modernes... Donc, j'ai appris deux mathématiques, ce qui m'a fait un bien fou. Puis l'informatique est arrivée avec ses algorithmes. D'autre part, au cours des années 1970, j'ai fait la connaissance de Jacques Monod¹ qui m'a ouvert à l'ADN. J'ai eu la chance d'avoir beaucoup de parcours intellectuels qui m'ont habitué à changer de regard. Du coup, on les voit les ruptures : on se dit que cette physique-là n'est peut-être pas la seule... Cette biologie-là n'est peut-être pas la seule...

1. Prix Nobel de médecine en 1965.

C'est d'autant plus précieux qu'à la lecture de votre livre, on a le sentiment que les ruptures sont souvent indiscernables, fruit d'inventions bien souvent anonymes...

En effet, qui a inventé la roue par exemple? La sécurité sociale, l'essuie-glace ou même internet? Autant d'anonymes et, quand l'inventeur est connu, il est bien souvent victime de son invention. Prenez Semmelweis – sur lequel Céline a fait sa thèse –: ce gynécologue avait deux services, l'un tenu par les bonnes sœurs et l'autre par les étudiants en médecine. Or, il y avait une différence de mortalité énorme entre les deux services: on mourait moins chez les bonnes sœurs, ce que l'on ne pouvait attribuer à la prière! À force d'observation, il finit par demander à ses étudiants en médecine de se laver les mains entre le moment où ils dépècent les cadavres pour l'anatomie et le moment où ils accouchent les femmes. Ils ne se lavaient pas les mains! Le résultat a été spectaculaire, mais il a été destitué de son poste et est mort misérable. La société de l'époque, le corps médical dans son ensemble, ne saisissant pas la raison scientifique de cette baisse de mortalité, préféra le taxer de charlatanisme. La vérité met du temps à percoler dans une société qui a toujours beaucoup d'inertie.

On le voit encore aujourd'hui avec les fameux « ciseaux moléculaires », ce Crispr-Cas9 apte à modifier facilement le génome. C'est une révolution mais difficilement compréhensible.

Je crois qu'on ne peut pas l'imaginer. Je suis assez vieux pour avoir connu des professeurs de physiologie à la Sorbonne disant: « Vous savez, à l'Institut Pasteur, ils dépensent en pure perte les deniers de l'État en travaillant sur des molécules qui n'existent pas. » Et c'était l'ADN. Voilà, tout simplement. La loi de Newton a été refusée par l'Académie des sciences pendant cent ans! Et pour des raisons parfaitement rationnelles: comment imaginer qu'une force puisse se propager à distance? C'est de la magie. Il a fallu Laplace pour qu'ils se rendent à l'évidence. Sans doute allons-nous connaître une rupture de ce point de vue, liée à la collaboration entre générations. Je dis souvent: « Qu'est-ce que la science? La science c'est ce que le grand-père enseigne à son petit-fils. Qu'est-ce que la technologie? C'est ce que le petit-fils apprend à son grand-père. » Cet apport mutuel, cet équilibre nouveau entre les âges laisse espérer une humanité apte à relever la série de transformations que nous vivons.

Propos recueillis par l'EV2 Hélène Dupuis et Cyrille P. Coutansais